

BUREAUX RUE NAIN, 1,

ROUBAIX-TOURCOING :

Trois mois . . . . . 12 fr
Six mois . . . . . 23 .
Un an . . . . . 44 .

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Vanaverbeck, Grande-Place; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bulier et Co place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 6 MARS 1872

BULLETIN QUOTIDIEN

Le Journal officiel d'aujourd'hui publie le décret annonçant la démission de M. Pouyer-Quertier. M. de Goulard, ministre de l'agriculture et du commerce, est chargé par intérim du ministère des finances.

Les journaux de Paris de ce soir, désignent M. Casimir Périer, comme remplaçant probable de M. Pouyer-Quertier.

La commission du projet Lefranc a entendu M. de Chambrun, autour d'un des amendements présentés. Elle a terminé ensuite l'examen des articles. Elle doit entendre de nouveau le ministre de l'intérieur, ainsi que MM. Fournier et Beaussire, auteurs d'autres amendements; puis elle continuera ses discussions et nommera son rapporteur. On pense que la discussion publique pourra avoir lieu lundi ou mardi prochain.

Le 8e bureau s'est réuni pour entendre le rapport définitif sur l'élection de la Corse. Ce rapport conclut à la validation; mais en exprimant un blâme contre les agissements illégaux d'un grand nombre de fonctionnaires de l'île.

La Patrie relève avec ironie cette particularité que les partisans de l'impôt sur le revenu s'agitent pour faire valoir la candidature de M. Casimir Périer au ministère des finances, candidature chaudement patronnée, paraît-il, par M. Gambetta auprès de M. Thiers. Excellente recommandation.

Le ministre de la marine a démenti verbalement, de la façon la plus formelle, les bruits qui ont circulé relativement à l'envoi d'une croisière dans la Manche pour s'opposer à un débarquement imaginaire.

On mande de Leeds que 1,000 ouvriers environ, employés à la fabrication du lin, se sont mis en grève en vue d'obtenir la réduction de la journée de travail à neuf heures.

M. Goblet a déposé son rapport sur la proposition de M. d'Audriffet-Pasquier relative à une enquête sur la situation des classes ouvrières. Ce document se termine par le projet de loi suivant :

Art. 1er. Il sera nommé une grande commission d'enquête parlementaire, chargée d'étudier la condition des ouvriers en France. Cette commission se composera de 45 membres nommés dans les bureaux.

Art. 2. — La commission aura la faculté de s'adjoindre avec voix consultative les personnes étrangères à l'Assemblée dont elle jugera le concours utile. Elle pourra se subdiviser en sous-commissions qui se transporteront partout où besoin sera.

Art. 3. — Les dépositions reçues seront sténographiées et publiées. Des rapports partiels pourront être adressés à l'Assemblée; un rapport général résumera les travaux de la commission.

LE SALUT

Il y a une vérité qui s'impose tous les jours de plus en plus aux esprits qui réfléchissent, et à laquelle finiront par se

rallier tous ceux qui se cabraient contre elle avec le plus d'énergie repulsive : c'est que la France se meurt, faute de croyances, et qu'elle ne pourra se sauver, si elle peut l'être, qu'en y revenant, non seulement par des efforts isolés et individuels, mais en y revenant en tant que nation.

Le premier besoin d'un peuple est d'avoir un gouvernement fondé sur un principe. En vain les sceptiques, les habiles, croient-ils pouvoir s'accrocher à des expédients; pourant du despotisme à la révolution et de la révolution au despotisme, ils s'agitent dans le vide et s'étonnent de ne rallier personne à leurs théories. Ils prêchent l'union; mais pour s'unir, il faut choisir un terrain solide, il faut adopter un but commun et nettement défini; sans cela c'est l'anarchie.

Or, l'anarchie c'est l'agonie des peuples; quelquefois elle entante le césarisme, qui retarde de quelque temps leur trépas définitif; la maladie aiguë passe à l'état chronique, mais elle n'en est pas moins mortelle.

Voilà pourquoi ceux qui n'ont pas pris pour devise l'égoïste axiome : « Après nous le déluge; » voilà pourquoi ceux qui s'inquiètent non-seulement du sort de la génération présente, mais bien aussi du sort des générations futures; voilà pourquoi, en un mot, ceux qui sont pères de famille et qui songent à l'avenir qui attend leurs enfants, se voient forcés, quoiqu'ils en aient, de reconnaître qu'il est nécessaire, indispensable que la nation française rentre enfin dans la voie des nations qui progressent; il faut qu'elle revienne à la foi et aux croyances de ses pères, car « un peuple qui ne croit plus est un peuple perdu. »

Au fond de toutes les questions politiques et économiques des temps modernes, il faut, bon gré malgré, faire la part de la question religieuse. Nous n'avons plus le vrai mot de rien, parce que sur rien nous n'avons le mot d'en haut. Il nous faut arriver à l'épave de nouveau, si nous voulons trouver la loi qui doit régir toutes nos évolutions sociales.

Depuis quatre-vingts ans, la France, trop fière de son antique suprématie dans les arts, dans les découvertes de la science, dans les progrès de son industrie, semblait oublier, de plus en plus, le côté moral et religieux par lequel seul l'humanité atteint la véritable grandeur. Religion, mœurs, famille, littérature, traditions nationales, tout s'abîmait dans le chaos intellectuel où la libre-pensée se débattait à l'aise, entassant, chaque jour, de nouvelles ruines.

L'oubli de Dieu et des lois par lesquelles il gouverne le monde devait devenir fatal.

Hier encore, éivrés d'orgueil, gonflés de suffisance, nous répétions bien haut qu'en face du progrès moderne, la guerre était une chose impossible, une vicierie du moyen-âge dont les lumières du siècle avaient fait justice. Il y avait pour cela toutes sortes de bonnes raisons : les chemins de fer, le télégraphe, le développement des relations commerciales, le goût du bien être, la douceur des mœurs, que sais-je ? Fragiles états d'une civilisation mercantile et matérialiste,

pieds d'argile d'une fausse grandeur, vaines étolés qui ne peuvent rien sauver, par même l'honneur !

L'invasion prussienne a tranché la question.

Nous ne parlions que de progrès : il y a eu recul. Nous ne rêvions que gloire : nous avons eu la défaite et l'opprobre. Nous nous enorgueillissions de la richesse et de la prospérité publiques : nous nous débattons sous les étreintes d'une dette effroyable, et nous ne savons comment égaler l'impôt à nos charges. En toutes choses nous avions visé au plus et nous sommes en face du moins.

Voilà où l'abandon absolu de toutes traditions et de toutes croyances a conduit la noble nation des Français : à n'être plus qu'une multitude affolée d'individus sans cohésion, sans boussole, sans direction, se demandant avec effroi, pour échapper à l'anarchie et à la domination sanglante de la canaille, elle ne doit pas se jeter, éperdue, dans les bras du plus honteux et du plus avilissant despotisme.

Après un siècle d'essais, où, sous la fallacieuse étiquette de liberté, la France n'a cherché qu'une égalité haineuse, qu'a-t-elle trouvé, qu'a-t-elle perdu ? Elle a trouvé le despotisme, elle a perdu la foi : elle a biffé Dieu, mais elle réclame César à grands cris ! Tant il est vrai que les hommes sont toujours prêts pour la servitude lorsqu'ils ne demandent pas au Ciel la liberté !

Autour des institutions antiques qui défendent encore la vieille société, on entend gronder le flot des appétits et des convoitises des masses populaires surexcitées par les théories socialistes : juste conséquence de l'enseignement matérialiste et athée qui, depuis un siècle, empoisonne officiellement nos générations successives, en arrachant de leur âme les croyances religieuses, seules assez puissantes pour réfréner et dompter les instincts mauvais, innés dans la nature humaine.

La vague, au premier choc, s'est brisée contre la digue : elle a fait retraite en se repliant sur elle-même. Mais déjà elle se dresse de nouveau au large, plus menaçante et plus haute, pour livrer un plus furieux assaut à l'obstacle qui l'arrête !

Et nos habiles hommes d'Etat, aux grands applaudissements de la bourgeoisie sceptique et voltairienne, s'appliquent dogmatiquement à trouver des expédients pour conjurer le danger ! Insensés qui rejettent obstinément les blocs de granit qui leur permettraient de fonder une jétée titulaire indestructible, pour s'occuper gravement à consolider, avec des fétus de paille et de la boue délayée, une digue que l'Océan bat à coups redoublés !

Eh bien, disons-le carrément, en abordant la question de front, car l'état moral et matériel de notre pays comporte moins que jamais les faux-fuyants et les réticences, et qu'après tout, rien n'est plus français que la franchise : La France périt parce qu'elle s'est séparée de Dieu ! Tel est le fait immense qui domine de haut toutes les questions secondaires de pro-

grammes, de constitutions, autour desquelles ergote et s'agit le politique.

Depuis quatre-vingts, la France décroît et décline en puissance, en population, en richesse, en influence, en renommée, sous l'action de la Révolution, nous sommes en train de reperdre tout le terrain que nous avions gagné sous la Monarchie.

Acceptant pour argent comptant le grossier encens que les courtisans de la démagogie prodigent à sa vaniteuse ignorance, le peuple-roi ne s'aperçoit pas qu'il glisse insensiblement au rang de puissance de troisième ordre, renouvelant, sous les yeux de l'Europe, railleusement attentive, toutes les décadences et toutes les hontes du Bas-Empire, inévitable conséquence du souffle anti-religieux qui a flétri chez nous, dans leurs racines, toutes les nobles énergies, toutes les généreuses initiatives.

Nous oscillons comme un pendule affolé que sollicitent invinciblement deux influences contraires, alternativement victorieuses. Quand la religion n'est plus la modératrice des rois et des peuples, le monde est, tour à tour, victime des excès des uns et des autres. Le pouvoir libre de tout frein moral, s'érige en tyrannie, jusqu'à ce que la tyrannie, devenue intolérable, amène le triomphe de la rébellion. Puis, de la rébellion sort quelque nouvelle dictature, plus odieuse encore que ses devancières. Telles sont les destinées de l'humanité émancipée de l'autorité titulaire du christianisme.

Dieu veuille que la France n'ait été choisie pour être la démonstration vivante de cette grande loi sociale rappelée hier par l'éloquente voix d'un penseur chrétien ! Car, pour une nation livrée à de pareilles épreuves, il ne peut y avoir d'autre avenir, pour peu qu'elle se prolonge, que la dissolution, l'émiettement et l'absorption finale par les nations voisines, restées unies et compactes sous l'influence vivifiante des idées d'autorité et des croyances religieuses.

Que les leçons de l'histoire ne soient point perdues pour nous !

Au quatrième siècle, l'humanité s'effondrait, rongée par le scepticisme l'esclavage et le sensualisme; elle s'est régénérée, rajeunie en se serrant autour du Labarum de Constantin. L'etrempons nous, nous aussi, à la même source; reprenons fièrement la voie où la France catholique a marché depuis quatorze siècles : et pour notre chère patrie respirent aussi ces mots pleins de promesses : in hoc signo vinces !

FÉLIX DE SARCUS.

(Décentralisation).

A propos de la nomination de M. Fournier, la Patrie a fait des réflexions auxquelles tout bon Français doit s'associer.

Pour notre part, nous avons toujours pensé qu'il eût été plus digne du gouvernement français, lorsque la question s'est posée pour la première fois, de ne pas envoyer de représentant à Rome auprès du roi d'Italie. Et lorsque nous émettons cette opinion, ce ne sont pas les considérations religieuses qui nous inspirent, c'est uniquement la raison politique qui nous guide.

donc qu'après avoir cru un instant à la république, il en était dégoûté, en voyant à quelle canaille elle était livrée. Après avoir développé avec preuves ses sentiments sur ce point, il concluait en disant : « Pour moi, j'en suis arrivé aujourd'hui à me convaincre qu'il n'y a de salut et d'espoir pour la France que dans la monarchie légitime. Est-ce le fond de son cœur ? je ne saurais le dire; mais j'affirme que c'est ce qu'il disait. »

Nous n'oserions prendre la responsabilité des nouvelles alarmantes que publie le Courrier de France; mais à couvert derrière un officieux, nous pouvons les reproduire à titre de renseignements utiles :

La police se préoccupe beaucoup, en ce moment, des dépenses exagérées faites par les individus relaxés des pontons.

Divers rapports adressés à l'autorité signalent l'envoi de sommes considérables provenant des différentes sources venant de l'étranger.

Ces envois ne parviennent ni par la poste, ni par les chemins de fer; ils s'effectuent par des émissaires.

Les mêmes rapports signalent 150,000 fusils qui n'auraient pas été rendus.

Lettre de Paris

ce qui se passait dans mon cœur, moi, ce qui s'agitait dans le vôtre, nous nous connaissons mieux aujourd'hui : vous sauriez que je suis fière, impérieuse, volontaire, enfant gâtée, mais que jamais le mensonge n'a touché mes lèvres, et que, s'il en approchait, je mourrais de honte à vos pieds. D'ailleurs, mon ami, réfléchissez un moment : Je suis fille unique, très riche, très soumise à mon père, mais adorée de lui; j'ai été presque élevée avec mon cousin, et j'ai su ou plutôt j'ai deviné que mon oncle Mévil avait vivement désiré, dans le temps, me voir devenir la femme d'Edgard. Toutes les convenances de fortune, d'âge et de famille s'y rencontraient. Si je l'aimais, et que j'eusse attendu, pour le lui laisser voir, de porter votre nom, je serais la plus méprisable, la plus infâme des créatures !... Oh ! je sais ce que vous allez me dire : il est séduisant, il est irrésistible, et sa suprême élégance devait plaire à la mienne; comment se fait-il donc que je ne l'aie ni épousé, ni aimé ? C'est que j'avais compris tout ce qu'il y avait, sous ce brillant vernis, de légèreté, d'inconstance, d'égoïsme, de sécheresse de cœur; c'est que je ne me souciais pas d'être un épisode plus ou moins sérieux, une victime plus ou moins prochaine de cette vie de succès et de désordre; je voulais un mari qui n'eût pas trop appris auprès d'autres femmes à s'ennuyer de la sienne... un mari qui fut à moi, bien à moi.

Il y a cent ans, j'aurais été très mal-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 7 MARS 1872

— 11 —

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

Première Partie

IX

(Suite)

La glace n'était pas rompue, mais elle craquait. L'ironie âpre et aride qui avait tout à coup débordé du fond de son âme, s'attendrissait déjà dans un reproche, une plainte, un doute :

— Mais si vous m'aimiez, Madame, pourquoi vous préoccuper si peu de ce que je pouvais souffrir ?

— Mais si vous m'aimiez, vous, Monsieur, pourquoi donc ne pas me le dire, ou, du moins, me le faire deviner ?

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se méprendre à ce changement de ton; les femmes ont, dans ces circonstances, des intuitions merveilleuses, promptes à se saisir d'un mot, d'un geste, d'un signe, d'un pli du front ou, des lèvres, d'une nuance imperceptible qui nous échappent cent fois. Sylvie comprit qu'elle n'a-

vait plus devant elle un mari à désarmer, un juge à fléchir, mais un cœur troublé et malade à rasséréner : George sentit que la discussion allait changer de terrain et que, dans cette question ou cette plainte de sa femme, il y avait pour elle une excuse, pour lui une espérance; il reprit avec une tristesse où achevait de s'émausser le reste de sa colère :

— Ah ! je ne pouvais, je ne savais ni vous le faire deviner, ni vous le dire ! Il faut, pour oser parler d'amour à une femme telle que vous, avoir en soi une confiance qui me manquait, être familiarisé avec un langage que personne ne m'avait appris ! Il faut des séductions, des grâces, des moyens de plaire, dont je me voyais dépourvu, et dont un autre, placé tout près de vous par sa naissance, vous offrait le brillant modèle ! Il faut n'avoir pas trouvé au seuil de sa vie ces deux pâles fantômes dont la froide main scelle le cœur et les lèvres; la solitude et la pauvreté ! Aujourd'hui même, si une crise terrible ne m'avait délié la langue, si mon âme en se déchirant n'avait laissé échapper ce cri, formé de toutes mes souffrances et de toutes mes angoisses, vous ignoriez encore, vous auriez ignoré toujours ce qu'il y avait là... et là ajouta-t-il en portant tout à tour sa main à son front et à son cœur avec un geste mélancolique.

— Quoi ! George, le secret de votre froideur et de votre silence, ce n'est que cela ? ce n'est que cela ? demanda Sylvie dont les yeux s'humidifiaient.

— Eh ! que serait-ce donc ? dit M. de Prasly.

— Pardonnez-moi... Mais on prétend, — ce n'est pas moi qui le dis, — que nous autres plébéiennes, quand nous mettons notre main dans celle d'un gentilhomme, ce n'est pas nous qu'il épouse, ce n'est pas notre cœur, ce n'est pas notre âme, ce n'est pas notre beauté, ce n'est pas le mystérieux trésor de dévouement et de tendresse qui se cache peut-être sous nos timides regards, c'est notre dot, c'est notre argent !...

— Mais, à ce compte, reprit George en tressaillant, on prétend aussi, — ce n'est pas moi qui le pense, — que nous autres, pauvres patriciens ruinés, quand nous allions à une de ces splendides filles de la bourgeoisie opulente, ce n'est pas nous qu'elle épouse, ce n'est pas notre cœur, notre âme, notre pensée, notre intelligence, la réverie tendre et triste de nos jeunes années; c'est notre titre, c'est notre nom !

— Et voilà ce que vous supposiez ? Et voilà ce que vous aviez cru ? s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Ah ! vous vous trompiez, Sylvie ! dit George avec une dignité douce, plus persuasive que toutes les preuves.

— Et vous aussi, George, vous vous trompiez ! répliqua-t-elle avec une irrésistible expression de franchise et de noblesse.

La partie n'était pas assez égale pour que cette dernière réponse produisit la même effet sur les deux. L'orgueil

de Sylvie, la certitude d'être belle, le souvenir de ses récents triomphes, tout lui disait qu'elle n'était pas de celles qu'on dédaigne, et qu'un gentilhomme, si fier qu'il fût, avait pu, sans déroger, épouser et aimer une plébéienne comme elle. La blessure de George était plus profonde ses inquiétudes plus motivées.

L'importance même d'Edgard Mévil était encore là, trop près de sa pensée, pour qu'il pût la chasser entièrement et retrouver toute sa confiance. Il reprit donc, en homme qui ne refuse pas de se laisser convaincre, mais qui n'est pas convaincu :

— Mais cet Edgard, ce beau cousin qui semblait, cette nuit, si sûr votre amour, ce séducteur insolent qui s'appretait à jeter votre réputation en pâture aux médisances de ce salon, me direz-vous que vous ne l'aimez pas ?

— Sur mon honneur et sur la vôtre, non, je ne l'aime pas, répondit Sylvie.

— Ah ! je voudrais vous croire ! murmura son mari en secouant la tête comme pour achever d'écartier un mauvais rêve.

XII.

— Ecoutez, George, poursuivait gravement la jeune femme : Si le courant de la vie de Paris, une fatalité bizarre et un peu de méfiance réciproque, ne nous avaient pas faits presque étrangers l'un à l'autre, si nous avions eu, vous et moi, la bonne pensée de regarder, vous